

cette basse température.

Nos races indigènes mêmes, quoique habituées à ces intempéries, quoique élevées et entretenues dans ce milieu si malsain en souffrent considérablement ; et les races améliorées encore plus. D'ordinaire, dès que les froids de l'automne arrivent, le cultivateur s'empresse de mettre quelques-uns de ses animaux à l'abri, ses chevaux par exemple ; c'est qu'il comprend que les intempéries sont préjudiciables à la santé de cette espèce animale. Pourquoi n'agit-il pas de la même manière à l'égard de ses autres bestiaux ? La santé des bêtes à cornes, des moutons et des porcs n'est-elle pas aussi précieuse pour lui que celle de ses chevaux ? Croit-il par hasard que les produits d'un animal malade ou souffrant sont aussi abondants que ceux d'une bête en bonne santé et bien portant ?

Evidemment, il y a chez un grand nombre de cultivateurs un manque de réflexion des plus déplorables. Il ne faudrait pourtant pas aller chercher bien loin les raisons qui engagent les cultivateurs à traiter leurs animaux avec plus de soins et à se montrer plus soucieux de leur santé. L'intérêt de la culture seule, la nécessité d'une plus forte production sont une raison suffisante pour engager tout exploitant du sol, tout propriétaire de bestiaux à préserver ces derniers des intempéries.

En effet, aussitôt que les intempéries malsaines de l'automne font leur apparition, les bestiaux de toute espèce voient leur production diminuer rapidement. Le lait tarit dans le pis des vaches, les bestiaux, qui jusqu'alors ont engraisé avec l'herbe du pâturage, n'augmentent plus et même quelquefois, diminuent de poids, la croissance des jeunes animaux s'arrête presque subitement ; seule la laine des moutons continue de croître, sans doute parce qu'il est dans la nature du mouton de se préparer une plus épaisse couverture contre les froids plus intenses qui doivent bientôt se faire sentir ; mais il est digne de remarque que, si la croissance de la laine ne s'arrête pas sous l'influence des intempéries, du moins elle est loin d'être aussi rapide que dans les saisons plus favorables.

Mais la mauvaise influence des pluies et des nuits froides de l'automne est surtout remarquable à l'égard des vaches laitières. Chacune de ces pluies et de ces nuits glacées marque un degré dans la diminution de la lactation. C'est tantôt une chopine, tantôt une pinte et quelquefois même un pot de lait de moins par jour que l'on obtient par vache. Depuis la fin d'août ou le commencement de septembre, jusqu'au commencement de novembre, époque où tous les animaux sont internés pour l'hiver dans les étables, la diminution est constante.

Mais chose encore plus digne de remarque, c'est que le commencement de la stabulation d'hiver est généralement marqué par une augmentation notable dans la production du lait. Si les vaches reçoivent une nourriture nous ne dirions pas abondante, mais simplement suffisante, dès qu'elles ont passé une couple de jours à l'étable, leur lait revient pour employer l'expression consacrée, et pendant plusieurs semaines elles donnent plus de lait qu'elles n'en donnaient dans les dernières semaines qu'elles ont vécu sur le pâturage.

A quoi donc attribuer cette anomalie, car c'est là une véritable anomalie ; puisque dans l'ordre naturel des choses la lactation devrait être d'autant plus facile que l'on s'éloigne plus du moment de la mise-bas ? Evidemment cette rérudescence de production ne peut être attribuée qu'au bien-être que les vaches éprouvent dans les étables où elles viennent d'être internées. Or, puisque ce seul fait de la sta-

bulation provoque cette augmentation dans la production du lait, il faut nécessairement en conclure que la décroissance notable produite pendant les derniers jours du pâturage ne l'a été qu'artificiellement par les intempéries dont les animaux ont souffert.

On ne dira certainement pas que le lait des vaches à l'étable augmente parce que la nourriture est meilleure ; ce serait un contre-sens. En effet, l'herbe du pâturage quelque dure qu'elle soit, est toujours beaucoup plus succulente et plus estimée que le meilleur foin. En outre, par sa nature aqueuse, elle favorise beaucoup plus la lactation que ce dernier, de même que toute matière humide fait produire plus de lait qu'un volume équivalent de matière sèche, de même qu'une certaine quantité de grain moulu et délayé dans l'eau est préférable sous le même rapport à la même quantité d'un même grain rond et sec.

Puisque les intempéries de l'automne sont si dommageables sous ce point de vue, le cultivateur commet donc une faute énorme en y laissant ses bestiaux exposés pendant les longues journées et surtout pendant les longues nuits froides et humides si communes en cette saison.

Dans les contrées où l'on comprend mieux que nous les besoins des animaux domestiques, et elles sont nombreuses ces contrées, on agit tout différemment. Là, les bestiaux sont préservés soigneusement de toutes les intempéries. Lorsque quelque vent froid et humide vient refroidir la température et pendant toutes les nuits froides dans quelque saison que l'on soit, les bestiaux sont conduits sous de bons abris, où ils reçoivent une abondante nourriture composée de fourrages verts, choisis et succulents.

Les meilleurs cultivateurs de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et des Etats-Unis suivent rigoureusement ce système qui est devenu une coutume qu'ils ne voudraient pour aucune raison mettre de côté. Nous ne parlons pas de la Belgique et de la Hollande où les animaux sont tenus tout le long de l'année à la stabulation dans des locaux convenables. Pourtant les pays que nous venons de nommer ont un climat beaucoup plus doux que le nôtre, la saison de végétation y est beaucoup plus longue, les pluies d'automne n'y sont jamais aussi glacées, ni les nuits aussi froides. Si donc il y avait des cultivateurs qui eussent raison de ne pas préserver leurs bestiaux des intempéries, ce devrait être ces cultivateurs anglais, écossais, français, allemands, qui possèdent un climat si doux et non pas nous, cultivateurs canadiens, qui avons un climat si rigoureux et surtout des automnes ordinairement si pluvieux et si malsains. Puisque les premiers prennent tant de soins de leurs bestiaux à plus forte raison devons-nous suivre l'exemple qu'ils nous donnent.

Si nous ne nous trompons, bien peu d'écrivains agricoles canadiens ont traité ce sujet important des soins à donner au bétail en automne. C'est un malheur ; car si on avait fait connaître au cultivateur la faute qu'il commet en laissant ses bestiaux exposés aux mauvais temps, si l'on avait appelé son attention sur les pertes qu'il subit en négligeant ainsi ses producteurs de denrées animales, nous ne doutons pas qu'il n'eût depuis longtemps adopté d'importantes améliorations dans la manière de soigner ses animaux domestiques.

Mais la coutume si générale de laisser le bétail de la ferme exposé aux intempéries n'a pas seulement pour effet de diminuer la production, elle a encore, comme nous l'avons dit plus haut, les plus désastreux effets sur la santé des animaux. Nous pouvons dire sans crainte de nous tromper que la moitié au moins des maladies mortelles qui at-